

H-France Forum

Volume 8, Issue 4 (Fall 2013), No. 4

Dominique Godineau, *S'abréger les jours. Le suicide en France au XVIIIe siècle*. Paris: Armand Colin, 2012. 336 pp. Notes, tables, and bibliography. 24.00€ (pb). ISBN 978-2-200-24969-4.

Review by Vincent Denis, Université Paris I Panthéon-Sorbonne

Dominique Godineau s'attaque avec le sérieux de l'historienne du social à un objet largement mythifié et travaillé par l'imaginaire romanesque, les simplifications rétrospectives, l'histoire littéraire et toutes sortes de représentations héritées qui font écran avec le siècle des Lumières. Dans cet ouvrage concis, elle dresse une histoire du suicide, des années 1700 au début de l'Empire. Son projet est de comprendre ce que dit le suicide sur les sensibilités, les espoirs et les attentes, en l'occurrence déçues, des Français d'un long dix-huitième siècle qui court de la fin du règne de Louis XIV au couronnement de l'Empereur. A cette période, le sujet pose en effet de nombreuses et importantes questions. Le suicide occupe dans l'imaginaire historique du siècle des Lumières une place importante, qu'on pense à la célèbre vague de suicides née des grands modèles romanesques, ou aux morts stoïques des grands tribuns de la Révolution française, en vérité des phénomènes rarement interrogés historiquement. Le fait de « s'abréger les jours » n'est pas un phénomène univoque, ni dans ses causes ni dans les significations que les contemporains peuvent lui donner. Il y a donc matière à une étude fascinante, croisant figures illustres et « vies fragiles », philosophes des Lumières et sentiments ordinaires, le romanesque et le tragique, l'amour et la mort.

L'ouvrage présente les multiples facettes de ce phénomène social, en dressant d'abord l'histoire de son traitement judiciaire qui mène à sa dépenalisation, proclamée en 1791, puis un panorama des pratiques et des motifs suicidaires, à partir de sources d'archives parisiennes et bretonnes, ainsi que du *Journal* du libraire et chroniqueur Hardy, se penche sur les relations qu'établissent les individus suicidaires avec la société, avant d'examiner les rapports entre l'événement politique et le suicide à travers la Révolution française.

On sait qu'un des gestes inauguraux de la tradition sociologique en France a été l'étude de Durkheim sur le suicide, un acte éminemment individuel mais dont la répétition signalait le caractère social, dont le sociologue faisait l'indicateur des transformations des sociétés. A sa manière, l'étude de Dominique Godineau pose aussi de nombreuses questions sur les mutations de la société entre Lumières et Révolution, dont le suicide se révèle une clé de lecture pertinente. La richesse de la matière historique et la complexité des phénomènes étudiés sont telles qu'elles suscitent aussi de multiples interprétations possibles.

Dominique Godineau considère tout d'abord le suicide comme un phénomène avant tout social, et non seulement littéraire ou philosophique, qu'elle suit au plus près des archives. La limite de cette approche est son impossible exhaustivité, tant en raison des lacunes documentaires que de la dissimulation des cas de suicide et donc de la sous-évaluation du phénomène. De plus, Paris et les campagnes bretonnes ne font pas la France et renvoient à deux sociétés très particulières. Toute la difficulté est de faire quelque chose de ces archives qui sont néanmoins là. L'auteure, à raison, manie prudemment les chiffres qu'elle a obtenus, rappelant qu'il s'agit de minima et d'un corpus limité et sélectif. La critique des différentes sources et des biais qu'elles présentent selon les époques – qu'il s'agisse des présupposés sociaux de l'annaliste Hardy ou des effets de la dépenalisation du suicide, qui oriente la recherche des « causes » - est remarquablement menée tout au long de l'ouvrage. En revanche on ne suit plus l'auteure lorsqu'elle se hasarde à comparer ses chiffres - incomplets et biaisés de son propre aveu - avec ceux d'autres enquêtes historiques étrangères. En eux-mêmes, les comptages peuvent être utiles pour mesurer la fréquence de pratiques à l'intérieur de son corpus, mais toute comparaison avec d'autres corpus paraît fragile.

Le panorama des pratiques suicidaires repose sur une démarche pertinente, non pas la quête impossible des « raisons » des suicides, qui appartiennent au secret des cœurs, mais celle qui consiste à s'intéresser aux motifs invoqués et aux schémas explicatifs tissés par la société autour de chaque événement suicidaire, des témoignages des proches recueillis par les magistrats jusqu'aux interprétations de suicides célèbres. La richesse de la documentation rassemblée ouvre des pistes multiples pour comprendre la société du dix-huitième siècle. L'ouvrage suit une approche analytique d'ensemble, qui étudie les pratiques et les formes du suicide par instrument et par cause invoquée, en les croisant à des déterminants sociaux. Mais d'autres voies peuvent être explorées. L'usage des différents moyens de se donner la mort ouvrirait ainsi la voie à une étude véritablement anthropologique du rapport au corps. En effet, le choix du moyen de se tuer est fonction d'opportunités, de déterminants socio-économiques mais aussi de l'image que l'on se fait de son corps mort. Ainsi la prédilection des hommes pour l'égorgeage, par rapport aux femmes, n'est pas surprenante à une époque où les hommes ont l'expérience du contact quotidien de leur cou avec la lame du barbier, où la saignée à la lancette est un remède courant, alors que l'époque actuelle a largement mis à distance les instruments coupants, en inventant la seringue et le rasoir mécanique puis électrique. On pourrait multiplier les exemples de ce que le suicide peut apprendre sur la société du dix-huitième siècle, car chaque cas de mort violente, par l'enquête qu'il suscite, est un précipité archivistique de pratiques sociales, dont l'observation attentive apporterait beaucoup à la connaissance des relations familiales, conjugales, amicales ou professionnelles, à l'histoire du corps, à celle des pratiques matérielles. De ce point de vue, le riche chapitre consacré à la « présentation de soi » des suicidés, abordant les archives du suicide de manière frontale et sans a priori classificatoire, dégage des configurations inédites et des perspectives neuves. Le livre remet en cause de nombreuses idées reçues sur le suicide, soulignant ainsi sa fréquence dans les milieux modestes du « peuple », la faiblesse du modèle romanesque à la Werther et le poids persistant du modèle stoïcien (dont on connaît l'importance culturelle traditionnelle sous l'Ancien Régime dans l'éducation des élites). La sécularisation du phénomène ne fait guère de doute, tout comme l'influence du matérialisme.

Ce travail fait ainsi justice de nombre de mythes sur le suicide au dix-huitième siècle, et montre brillamment la prévalence de certains modèles sociaux et politiques de la mort volontaire, en particulier sous la Révolution, et comment les contemporains ont cherché à lire dans les suicides les transformations de leur propre époque, du libraire Hardy aux espions de la police du Directoire en passant par les hommes de lettres des Lumières. Il illustre aussi l'existence de formes d'observation et de glose du suicide qui relèvent d'une pensée du social en construction, à partir des années 1760, une hypothèse séduisante qui appelle de futures investigations.

En observant la société au prisme du suicide, baromètre de ses tensions internes et des aspirations des individus, le grand mérite de l'ouvrage est de susciter de multiples interprétations du sens des transformations du dix-huitième siècle. Dominique Godineau en choisit certaines. Elle place le suicide sous le signe du bonheur et de la liberté, deux valeurs-clés du siècle des Lumières. Les transformations des pratiques suicidaires, leur banalisation, voire leur épanouissement à la fin du siècle des Lumières, seraient le révélateur d'aspirations individuelles grandissantes au bonheur et à la liberté. C'est la frustration de ces attentes, notamment lors du tournant politique conservateur de l'An III, qui se révèle dans la multiplication de suicides. Les années révolutionnaires centrales de 1789-1795, dont Dominique Godineau est une spécialiste, occupent dans ce dispositif une place importante. Jusqu'à l'An II, la conquête des libertés nouvelles de l'individu (divorce, recul de la puissance paternelle) soulage la société d'une partie de ses tensions, et fait diminuer certaines formes de suicide. A l'inverse, Thermidor, la misère économique de l'hiver 1794-1795 et plus encore l'échec de l'insurrection de Prairial contre la Convention thermidorienne provoquent des vagues de morts volontaires dont le pic séculaire est au printemps de l'An III. Dans cette dernière phase, le suicide devient presque une arme politique par défaut par laquelle les victimes sociales et politiques de la République conservatrice expriment par leurs corps, en « se défaisant eux-mêmes », leur opposition désespérée à l'évolution politique. L'acte suicidaire paraît ainsi se charger d'un sens politique explicite qu'il n'avait pas auparavant.

Face à l'exceptionnelle documentation rassemblée et à la complexité des phénomènes étudiés, d'autres interprétations paraissent aussi possibles. Viennent à l'esprit d'autres « grands récits » sur cette période cruciale qui commence vers 1770, comme les anxiétés et l'irrationalisme de la « fin des Lumières » de la décennie 1780 chers à Robert Darnton, l'ébranlement de l'édifice corporatif et des cadres traditionnels du travail, l'épuisement manifeste des systèmes d'assistance et la précarité accrue, sinon maintenue, des statuts socio-économiques pour toute une partie de la population du royaume, les transformations du crédit et l'accélération de la circulation de la monnaie fiduciaire. Autant de lectures qui insistent sur les transformations accélérées d'une société traditionnelle en quelques décennies, génératrices de tensions et d'anxiétés, dont le suicide peut aussi constituer un des symptômes.

Vincent Denis
Université Paris I Panthéon-Sorbonne
vjdenis2@yahoo.fr

Copyright © 2013 by H-France, all rights reserved. H-France permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. H-France reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Forum* nor republication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France.

H-France Forum
Volume 8, Issue 4 (Fall 2013), No. 4